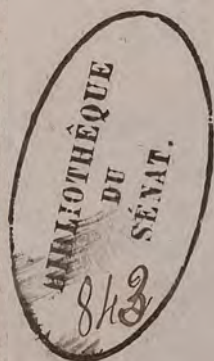


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THE FATHER

RE VOLITION NAIRE



LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



LA FÊTE
DE
L'AGRICULTURE,
OU
L'HEURE DU REPOS
AUX BRUYERES,

*Comédie en un acte , en prose , mêlée de
Vaudevilles , dédiée à la Commune de
Rouen , & représentée sur le théâtre de la
Montagne le 27 Ventose , l'an 2^e de la
République , une & indivisible.*

Par les citoyens VALMORE & BEAUVAL ,
Acteurs de ce théâtre.

—
A R O U E N ,

Chez veuve L. DUMESNIL & MONTIER, Imprimeurs-
Libraires , rue de Socrate , n^o 6.

An II^e de la République française , une & indivisible.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.



A LA COMMUNE DE ROUEN.

CITOYENS MAGISTRATS,

Nous vous offrons *la Fête de l'Agriculture* ;
nous ne cherchons pas à en excuser le style ;
où le cœur parle l'esprit doit se taire : nous
n'avons voulu que célébrer les vertus civiles.
En vous en faisant hommage , c'est indiquer la
source où nous les avons puisées.

Salut & fraternité.

VALMORE, BEAUVAILLÉ

PERSONNAGES. LES CITOYENS

LE MAIRE de Rouen ,	BÉRARD.
MAINVILLE , jeune	
voyageur ,	DUBREUIL.
DURIVAL , habitant de	
Rouen ,	BEAUVAIL.
MORIN , vieillard ,	VALMORE.
BERCOURT ,	CHAPRON.
LEDRU , travailleur ,	MENONVAL.
ROBERT , <i>idem</i> ,	DUBERNEUIL.
UN PEINTRE ,	VERTEUIL.
UN COMÉDIEN ,	FLEURY.
RENÉ ,	ADAM.
GUILLAUME ,	BELLEMANIERE.
La citoyenne LEDRU ,	La C. DERVILLE.
La citoyenne DUVAL ,	La C. VALMORE.
Officiers Municipaux.	
Musique militaire.	
Troupe de Travailleurs.	
Plusieurs Citoyennes.	

La scene est au champ des Bruyeres , près Rouen.

Le théâtre représente un endroit près le lieu des travaux ,
destiné au repos des Citoyens travailleurs.

LA FÊTE
DE
L'AGRICULTURE,
OU
LE DÉFRICHEMENT
DES BRUYERES,
Comédie en un acte, mêlée de chants.

SCENE PREMIERE.

*On voit des femmes traverser le théâtre, avec des paniers :
elles apportent le dîner de leurs maris.*

LA C. LEDRU, LAC. DUVAL (*s'avancant sur le devant
de la scene.*)

LA C. LEDRU.

AH! mon Dieu! comme ils ont chaud ces pauvres hommes!

LA C. DUVAL.

Ils auront bien besoin de boire un coup, & heureusement
voilà le moment du repos qui approche.

LA C. LEDRU.

Mon mari ne viendra peut-être pas encore de si-tôt ; car
c'est un diable pour le travail : quand une fois il est en train....

LA C. DUVAL.

Tant mieux, un homme laborieux fait toujours fructifier
un ménage.

L A C. LEDRU.

Eh , mon Dieu ! nous avons déjà sept enfants ; mais il n'y a rien à lui reprocher : il a bien soin de toute sa famille.

L A C. DUVAL.

Moi , j'ai le malheur d'être veuve : j'ai mon fils aux frontières , & il se battra bien , j'en suis sûre : je n'ai pu le suivre , comme vous pensez.... Ah !.... il m'étoit d'un grand secours ; mais ce que je gagne chez le citoyen Duval suffit pour me tirer d'affaire , & j'ai pu me passer jusqu'à présent des secours de la Patrie : je n'y renonce pas pourtant ; mais je ne les réclamerai que quand je ne pourrai plus me suffire à moi-même.

L A C. LEDRU.

Bien pensé. Cela est d'une bonne Citoyenne.

L A C. DUVAL.

Bonne Citoyenne ! je m'en vante.

SCENE II.

Les mêmes , MAINVILLE arrivant négligemment.

MAINVILLE (*s'asseyant sur un petit tertre.*)

AH ! qu'il fait chaud !

L A C. LEDRU.

Tu n'as pourtant pas l'air bien fatigué ,

M A I N V I L L E.

Ah ! je suis rendu.

L A C. DUVAL.

Qu'est-ce que tu cherches par ici ? Une pioché , peut-être ?
Tiens , en voilà ,

M A I N V I L L E.

Eh ! qu'en pourrais-je faire ?

L A C. LEDRU (*à la C. Duval.*)

Ah ! c'est un muscadin ; je croyois qu'il n'y en avoit plus à moi.

SCENE III.

*Les mêmes, DURIVAL.*DURIVAL (*fort échauffé, à la C. Duval.*)

TE voilà venue, Citoyenne? J'en suis bien aise; donne-moi à boire, je te prie.

LA C. DUVAL (*lui donnant à boire.*)

C'est toi, citoyen Durival? Tu as bien travaillé, ce me semble.

DURIVAL.

Oh! je t'en répons.

LA C. LEDRU.

Tiens, donne donc de l'ouvrage à ce citoyen-là; il en demande.

DURIVAL (*bas à la C. Ledru.*)

Ne t'inquiète pas; je lui en donnerai.

(*Les deux femmes ne sont plus en scène; mais, soit qu'elles soient sur le théâtre, ou qu'elles en disparaissent par intervalles, l'action continue pour elles.*)

SCENE IV.

DURIVAL, MAINVILLE.

DURIVAL.

(*A part.*) **Q**UEL est cet homme-là? Il n'a pas l'air...
(*Haut.*) Est-ce que tu n'es pas venu pour travailler, Citoyen?

MAINVILLE.

Non, Citoyen. Je ne puis même m'arrêter plus longtemps.

DURIVAL.

Si tu avois beaucoup d'affaires tu ne serois pas-là.

MAINVILLE.

J'en ai pourtant & je....

DURIVAL.

Comment, lorsque tous les Habitants de Rouen & des Communes voisines défrichent ce terrain-ci, afin d'augmenter nos subsistances, nos ressources, & conséquemment les moyens d'assurer nos succès contre les ennemis de la République, tu te seras contenté du rôle de spectateur immobile... Ah!....

MAINVILLE.

Je ne suis pas de ce pays-ci.

DURIVAL.

Tu n'es donc pas Français?

MAINVILLE.

Je le suis, & j'en fais gloire.

DURIVAL.

Eh bien! si tu es Français, te voilà dans ton pays. Si tu étois pauvre, & bon Citoyen, irois-je te demander de quelle Commune tu es pour te secourir? Ceux qui sont aux frontières n'en combattent pas moins pour nous, quoiqu'ils ne soient pas dans leur pays natal. La France est un sol commun; chaque Citoyen a droit à ses productions en raison de l'utilité dont il est à sa Patrie, & tu ne mériterois pas de profiter de ses fruits si tu ne contribuois pas, autant qu'il est en toi, au bien général; aussi je suis sûr que tu vas travailler.

MAINVILLE.

Je ne suis ici que d'hier: ma curiosité a été piquée par l'appareil d'une fête, & je suis venu voir seulement quel en étoit l'objet.

DURIVAL.

L'objet? Je vais te le dire, moi. L'Egalité est le premier de nos droits, l'Agriculture le premier de nos devoirs, & nous célébrons aujourd'hui l'une & l'autre, non par une fête insignifiante, mais par la pratique, comme tu vois; & tu profiteras de l'exemple.

MAINVILLE.

M A I N V I L L E.

Comme je ne voyage que pour m'instruire....

D U R I V A L.

Eh bien ! voilà une belle occasion. Es-tu Naturaliste , Politique , Peintre , Poète ? Etudies-tu les hommes , les usages ?

M A I N V I L L E.

Non.

D U R I V A L.

Que fais-tu donc ?

M A I N V I L L E.

Je suis un bon Citoyen....

D U R I V A L.

Tu le crois ?

M A I N V I L L E.

Sans doute. J'aime ma Patrie ; j'ai de la fortune , & j'emploie mes revenus à voyager : par-là mon argent circule , & je deviens un homme utile.

D U R I V A L.

Utile ! non. Pour l'être il faut exercer une profession quelconque , & il n'en est point , si frivole qu'elle paroisse , qu'on ne puisse faire tourner à l'avantage de la société. L'Agriculteur nous donne ses fruits ; le Soldat défend notre liberté ; l'Artisan , l'Ouvrier nous logent , nous vêtissent , pourvoient à tous nos besoins ; le Navigateur étend nos liaisons , avec tous les peuples de l'Univers ; le Commerçant échange notre superflu contre celui des autres Nations , & facilite la circulation des denrées étrangères dans tous nos Départements ; l'Homme de lettres éclaire ses Concitoyens ; le Peintre , le Statuaire maintiennent la rivalité de nos écoles en ce genre , avec celles de la Grèce & de l'Italie ; l'Artiste embellit tout ce qui est à notre usage , & verse l'agrément sur tout ce qui nous environne : mais celui qui consume les productions du sol , sans rien donner à sa Patrie en échange des secours qu'il en reçoit , est plus nuisible qu'utile à la chose publique.

M A I N V I L L E.

Mais.... tu piques ma curiosité ; à ton extérieur je n'attendois pas de toi une telle mercuriale. Quel es-tu donc ?

D U R I V A L.

Je suis un homme ; & toi ?

M A I N V I L L E.

N'abuse point de tes avantages.

D U R I V A L.

Qui vient à nous ?

S C E N E V.

Les mêmes, MORIN (s'appuyant sur sa pioche.)

D U R I V A L.

EH ! quoi , c'est toi , brave Morin ! Eh ! que fais-tu ici ?

M O R I N.

Tu le vois , je viens de travailler.

D U R I V A L (*apportant un verre à Morin.*)

Tu es tout en nage. Bois ce verre de vin , il te rafraîchira.

M O R I N.

Oui , c'est le lait des vieillards.... Bien obligé , mon frere.

D U R I V A L.

Désires-tu quelque'autre chose ?

M O R I N.

Non , je te remercie. J'avois besoin de cela ; mes forces épuisées....

D U R I V A L.

Eh ! comment , à ton âge , es-tu venu jusqu'ici ?

M O R I N (*gaiement.*)

Je t'avoue qu'il n'y a qu'une heure que je suis arrivé. Ces

jeunes gens , ils courent , ils courent . . . Ils ont raison ; ils le peuvent ; mais moi , je ne cours plus , je suis venu plane , plane ; je me suis reposé un peu , & puis j'ai donné mon coup de pioche tout comme un autre.

D U R I V A L.

Pourquoi entreprendre un ouvrage si pénible ?

M O R I N.

Eh , vas-tu dire comme eux ? Ils ne vouloient pas me laisser travailler ; mais j'ai tant insisté qu'ils ont cédé enfin. Ils vouloient me priver d'un grand plaisir ; ah ! mon ami , puisque la Nature me permet de voir l'aurore de notre heureuse révolution , je veux participer à tous les beaux jours qui feront époque dans les fastes de l'Egalité , & celui-ci , je crois , comptera pour quelque chose.

M A I N V I L L E.

Bon vieillard , je ne suis pas connu de toi ; mais tu m'inspires une vénération profonde. Pardonne à ma question , peut-être indiscrete : quelle vertu peut t'inspirer ce courage ?

M O R I N.

Quelle vertu ! l'amour de la Patrie ; il ne s'éteint jamais ;

M A I N V I L L E.

Tu fus peut-être Agriculteur.

M O R I N.

Non ; mais j'ai le bonheur d'avoir été utile à mon pays dans une profession autrefois peu estimée. Je fus Instituteur & Maître de Pension ; j'avois peu d'élèves , car mes auteurs classiques étoient tous des Philosophes , des amis de la Liberté , & leurs principes déplaisoient aux persécuteurs des Jean Jacques , des Voltaire ; car les tyrans & les esclaves préférent les préjugés qui les flattent , à la vérité , qui les tue.

M A I N V I L L E.

Tu ne dâs pas t'enrichir ?

M O R I N.

Non ; aussi suis-je pauvre. L'austérité de mes principes a éloigné de moi la fortune ; mais j'ai gagné l'estime des bons Citoyens. J'ai des amis & je suis heureux.

M A I N V I L L E.

Une certaine aisance pourtant t'eût mis à couvert de tous les besoins , &

M O R I N.

Le nécessaire me suffit. L'habitude des jouissances , à vous autres gens aisés , vous fait regarder comme un malheur la privation du superflu ; mais si votre ame , excitée par la sensibilité , vous eût conduit chez des infortunés , qui , déchirés par la faim , dévorent des yeux un reste de pain dont ils se privent pour le laisser à leurs enfants , vous sentiriez combien vous êtes heureux en comparant votre état au leur.

D U R I V A L (*bas à Mainville.*)

Et c'est alors qu'on regrette tant d'argent perdu en voyages inutiles.

M A I N V I L L E.

(*Bas à Durival.*) Je t'entends. (*A part*) Quelle leçon !... (*A Morin.*) Ainsi , après avoir donné les beaux jours de ta vie à l'honorable étude des sciences & de la politique , à l'éducation des enfants , tu emploies les moments qui te restent à cultiver la terre ?

M O R I N.

Crois-tu que ce travail humilie ?

M A I N V I L L E.

Non ; mais il fatigue.

M O R I N.

Tant mieux : on en connoîtra davantage le prix du Cultivateur , qui nous nourrit.... Je vais plus loin ; tiens , entre nous , je ne serois point du tout étonné que nous soyons un jour invités aux moissons , comme on l'étoit autrefois aux vendanges , & nos jeunes Républicains y courroient avec autant d'ardeur qu'on y voyoit jadis de nonchalance.

M A I N V I L L E.

Pour le coup , ce ne seroit que de nos jours qu'on auroit vu cela.

M O R I N.

De nos jours ! eh ! ne fais-tu pas que les Romains , dont

nous nous faisons honneur de suivre les traces , ne rongissoient pas de l'Agriculture ? Ne fais-tu pas que les Cincinnatus , les Paul-Emile , les Regulus n'abandonnoient le sillon qu'ils avoient tracé , que pour voler à la victoire , & ne descendoient de leurs chars de triomphe que pour reprendre leurs travaux rustiques , & n'ont cessé de le faire que quand la République a dégénéré ; quand le luxe destructeur , en énervant le courage , a remplacé la vertu ? Profitons de leur exemple : si nous sommes assez malheureux pour que l'amour des vertus ne nous engage pas à le faire , que ce soit notre intérêt.

M A I N V I L L E.

Je crois qu'on pourroit se dispenser de ces travaux ; car enfin la France produit de quoi suffire à sa consommation.

M O R I N.

Je le crois ; mais les provisions de nos armées ? Il faut y pourvoir ; il faut encore prévenir les efforts des malveillans. Vois , malgré l'abondance de notre dernière récolte , la disette où nous sommes plongés ! Le même sort nous attend , si nous en laissons encore le soin à des mains mercenaires , pour la plupart vendues à des traîtres , qui , ne pouvant abattre notre courage , attendent de la famine ce que n'a pu l'Europe entière liguée contre nous. Prévenons-les , ne rougissons pas d'assurer nous-mêmes notre existence ; & songeons que la Liberté est le prix réservé à nos travaux & à notre constance.

M A I N V I L L E.

Combien je suis honteux de mon apathie ! Dans quel avilissement j'étois tombé ! je rougis de moi-même ! Oui , bon vieillard , tu m'ouvres les yeux. Une honteuse oisiveté étouffoit les facultés de mon ame ; tes vertus , ton éloquence persuasive ont rallumé un feu prêt à s'éteindre. Mon inutilité me pèse , & grâces à toi , & à ce bon Citoyen , qui déjà m'avoit ébranlé , je retrouve dans mon cœur l'énergie de l'homme libre , & cet amour de la Patrie qui nous fait tout entreprendre pour mériter d'être compté au rang des bons Citoyens.

M O R I N.

Comment , j'ai opéré une conversion ! Tu vois bien , Durival , que j'ai bien fait de venir.

M A I N V I L L E (à Durival.)

C'est moi qui te demande à présent la permission de partager vos travaux pendant tout le temps que j'ai à passer ici : puis-je effacer de vos cœurs la mauvaise opinion que vous avez dû concevoir de moi. Permettez-moi aussi de vous revoir avant mon départ.

D U R I V A L.

Tu ne me quitteras plus , & nous irons ensemble prendre encore une leçon de ce bon Citoyen-là.

M A I N V I L L E.

C'est mettre le comble à tes bienfaits , & je te prouverai que j'en suis digne.

D U R I V A L.

Je le crois. Je t'avois bien dit que tu travaillerois.

M A I N V I L L E.

Sans doute , & de grand cœur.

D U R I V A L.

Et ce sera bien plus glorieux pour toi ; car enfin , qu'aurois-tu mis dans ton journal de voyage ? » J'ai vu les citoyens de Rouen & des environs travailler à un défrichement. « Le bel avantage pour toi ! Il vaut bien mieux pouvoir y ajouter : » Je n'ai pu voir des honorables travaux sans les partager ; mes mains ont remué une terre qui va devenir productive , & ce jour-là j'ai été utile à la République. «

M A I N V I L L E.

Je veux l'être toujours. Ah ! mon ami , mon frere , que je te remercie !

D U R I V A L.

Oui , je suis ton frere , ton ami , puisque tu te montres bon Citoyen , & tu vas voir tous nos freres , avec la Municipalité , prendre ici leur repas.

M A I N V I L L E.

Quoi ! les Municipaux . . .

D U R I V A L.

Travaillant avec nous. Tels sont les Magistrats du Peuple ;

amis de l'Egalité, c'est par leurs vertus civiques qu'ils se distinguent, & leurs devoirs leur sont plus chers que leurs droits.

(On entend un roulement & les cris de vive la République.)

Ma foi, voilà le signal du repos.

SCENE VI.

Les précédents, LE MAIRE, les Municipaux, tout le Peuple.

ROBERT (conduisant une farandole.)

D OINT de froideur, point de hauteur,
L'aménité fait le bonheur.
Oui, sans fraternité,
Il n'est point de gaieté.
Mangeons à la gamelle, (bis.)
Vive le son du chaudron.

Savez-vous pourquoi les Romains
Ont subjugué tous les humains?
Amis, n'en doutez pas :
C'est que ces fiers soldats
Mangeoient, &c. (bis.)

LE MAIRE.

Il faut terminer ces couplets
Par le serment des bons Français.
Jurons tous, mes amis,
D'être toujours unis.
Vive la République,
Vive le son (bis.)
Du canon.

(Différents groupes se forment.)

LE MAIRE.

Mes amis, avant qu'un repas frugal nous délasse de nos travaux, saluons l'astre bienfaisant qui fertilise nos plaines

Air : Avec les jeux dans le village.

Soleil, toi qui de la Nature
Es le principe, ou le moteur,
Un terroir vague & sans culture
N'offensera plus ta splendeur.
Qu'à cette surface flétrie
Succède la fécondité ;
Que ta flamme la vivifie :
C'est le CHAMP DE L'ÉGALITÉ. (bis.)

Repos. (Chacun se place pour dîner, les uns debout, les autres assis ; des femmes se mêlent dans les groupes, & dînent avec leurs maris. Tout indique la lassitude & l'appétit.)

LEDRU (vient en tapinois, & crie aux oreilles de sa femme.)

Ma femme !

L A C. L E D R U.

Ah ! tu m'as effrayée.

L E D R U.

Tu n'es pourtant pas peureuse. La soupe est-elle prête ?
Je meurs de faim.

L A C. L E D R U.

Ah ! ben oui, la soupe ! Où veux-tu que je la fasse ? au soleil ? \

L E D R U.

Tu as raison ; je n'y pensois pas.

L A C. L E D R U.

Mais v'là du salé, du fromage & de bon cidre.

L E D R U.

C'est bon. C'est bon.

D U R I V A L.

Allons, mes freres, qui veut du vin ? Je n'en ai guere ;
mais nous partagerons.

R E N É.

J'en suis.

G U I L L A U M E.

Et moi aussi.

ROBERT.

R O B E R T.

Grand merci , frere ; mais j'aime autant le cidre , moi , ça rafraîchit mieux.

D U R I V A L.

Comme tu voudras.

L E D R U (*à Bercourt.*)

Qu'est-ce que tu as donc toi , Citoyen ? Tu ne manges pas !

B E R C O U R T.

Ce n'est , ma foi , pas faute d'appétit. Mon domestique devoit m'apporter à dîner , & je commence à craindre qu'il ne puisse me trouver au milieu de tant de monde. J'ai beau regarder de tous côtés , je ne le vois pas.

L E D R U.

On se trouve toujours mieux de se servir soi-même. Quand ma femme ne me suit pas , je mets mes provisions dans mon bissac , & arrive qui plante. Mets-toi-là toujours & nous partagerons. Tiens , ma femme a bien senti que nous aurions quelqu'un à obliger , elle a mis la portion double.

B E R C O U R T.

Bien volontiers , Citoyen , & j'accepte avec plaisir ton offre obligeante.

L E D R U.

Tant mieux. Ça me fait plaisir aussi , à moi.

B E R C O U R T.

Je ne sais comment te remercier

L E D R U.

Eh donc : est-ce que tu ne ferois pas de même en pareil cas ?

B E R C O U R T.

Si , parbleu.

L E D R U.

Eh bien , tais-toi & manges.

L E M A I R E.

Bien , bien , mes amis : la voilà l'Egalité ! Un honnête homme ne rougit pas d'accepter un bienfait , il est sûr d'a-

voir un jour sa revanche. Il rend à un autre le service qu'il
a reçu la veille , & cet échange , ce commerce de bons
procédés entretiennent la fraternité. Approchez , mes amis ;
que ceux qui manquent de quelque chose viennent , ce que
nous avons est à eux.

R O B E R T.

Je te remercie ; mais jusqu'à présent je vois que nos
provisions nous suffisent.

LE PEINTRE (*après un moment de silence , & en
examinant les différents groupes.*)

Qu'on feroit un beau tableau de ces différents groupes ! ...
Cette vaste campagne... Toutes ces figures animées ...
Cette joie naïve. ... Tout m'en paroît ravissant !

U N C O M É D I E N.

Oui , c'est un beau champ pour la peinture... Tu jouis ...
Mais crois-tu qu'au théâtre ce tableau-là ne produiroit pas le
plus bel effet ?

LE PEINTRE.

Jamais comme sur la toile , où les objets plus petits , plus
rapprochés , & mieux combinés , offrent à l'œil un ensemble
vaste & parfait.

LE C O M É D I E N.

Ne disputons point sur la prééminence de nos arts :
celui que nous professons aujourd'hui , l'Agriculture ,
a le pas sur tous.

Air : *On compteroit les diamants.*

Que sous un habile pinceau

Naïsse un élégant paysage ;

Que le théâtre offre un tableau

Des jeux innocents du village :

Toujours l'imagination

Vient au secours de la peinture ;

Car il n'est point d'illusion

Qui fasse oublier la Nature,

L E D R U.

Comment , des chansons ! Nous ne sommes pas encore
au désert.

L E M A I R E.

Mes amis, un peu de silence.

(*On répète*)

Silence.

L E M A I R E.

Air : *Républicain jusqu'à la mort.*

Au milieu des joyeux ébats ,
Nés de l'alégresse publique ,
Amis , pour bien marcher au pas ,
Mettez cet avis en pratique :
Un Montagnard qui ne veut pas
Négliger un acte civique
Doit , avant la fin du repas ,
Boire un coup à la République. (*bis.*)

(*On boit à la République.*)

R O B E R T.

Air : *De la Montagne.*

Dans ce jour justement fêté ,
Où l'Egalité nous rassemble ,
Pour resserrer l'intimité ,
Chers amis , trinquons tous ensemble.
Défricher ce vaste terrain
C'est rendre hommage à la Nature :
Répétons tous, le verre en main ,
Gloire à l'Agriculture.

D U R I V A L.

(*Même air.*)

Jamais la sainte Egalité ,
Qui de nos Loix est la première ,
N'établit la fraternité
D'une plus auguste manière.
Dans ce travail rempli d'appas ,
Ce qu'avec plaisir je contemple ,
C'est que nos dignes Magistrats
Nous en donnent l'exemple.

LE MAIRE.

Mes freres, nous le devons. Dépositaires des loix, dont l'exécution nous est confiée, tous nos moments sont consacrés à votre bonheur. Quel beau jour pour les amis de la Patrie ! Vous consolidez d'une maniere simple & durable les bases de l'Egalité, principe sacré d'un gouvernement républicain ; vous honorez le premier des arts, celui dont tous les autres dépendent : vérité trop long-temps ignorée ; mais sur laquelle le flambeau de la raison a fait briller une lumière éclatante. Vous n'aviez pas besoin de notre exemple pour vous livrer avec joie aux travaux que la Patrie réclame ; en les partageant avec vous, loin d'y trouver des peines, nous avons goûté la douce satisfaction de participer à vos plaisirs.

(On crie)

Vive la République.

LE MAIRE.

Allons, mes amis, dansons la Carmagnole des Bruyeres.

Du Citadin jusqu'au Guerrier (*bis.*)Tout bon Français est jardinier (*bis.*)

L'un plante un peuplier,

L'autre cueille un laurier :

Vive l'Agriculture ;

Honorons-la,

Honorons-la ;

Vive l'Agriculture,

C'est le soutien d'un Etat.

En vain l'insecte malfaisant

Veut attaquer l'arbre naissant ;

La serpetre à l'instant

Prévient tout accident :

Vive l'Agriculture,

Honorons-la,

Honorons-la ;

Vive l'Agriculture,
C'est le soutien d'un Etat.

Si l'Arbre de la Liberté,
Par quelqu'orage est agité,
Tous nos bras réunis
Lui serviront d'appuis :
Vive l'Agriculture ,
Honorons-la,
Honorons-la ;
Vive l'Agriculture ,
C'est le soutien d'un Etat.

Mais bientôt notre peuplier ,
A la récolte du laurier ,
Va d'un ombrage frais
Couvrir tous les Français :
Vive l'Agriculture ,
Honorons-la ,
Honorons-la ;
Vive l'Agriculture ,
C'est le soutien d'un Etat.

D U R I V A L.

Mais , citoyen Maire , il me semble que l'heure de retourner à l'ouvrage doit être venue , & nous n'avons point encore entendu le roulement. Est-ce qu'on nous auroit oubliés ?

L E M A I R E.

Ta réflexion prouve qu'on peut bien s'en reposer sur vous tous , mes amis ; mais l'heure n'est pas sonnée , & vous pouvez donner encore quelques moments au plaisir.

Air : De la Montagne.

Dans un instant avec gaité
Nous retournerons à l'ouvrage.

Des bienfaits de l'Egalité
 Nous sentons déjà l'avantage :
 D'un Peuple libre le bonheur
 Est de seconder la Nature.
 Le premier élan de son cœur
 Est vers l'Agriculture.

M A I N V I L L E.

Mes amis , que je suis confus
 D'avoir montré tant d'indolence !
 Combien l'exemple des vertus
 Sur un bon cœur a de puissance !
 Je suis convaincu maintenant
 Que l'on ne jouit de la vie
 Que par un entier dévouement
 Au bien de la Patrie.

L E C O M É D I E N.

Ce sol jadis abandonné,
 Et qui fut trop long-temps stérile ,
 Par nos travaux est destiné
 A devenir bientôt fertile ;
 Et dès la prochaine saison
 Nous verrons , grâces à nos freres ,
 La plus abondante moisson
 Enrichir les Bruyeres.

L E D R U.

Chacun pense différemment ,
 Alors qu'il s'agit de culture :
 Moi , je crois qu'il seroit prudent
 De s'écouter que la Nature.
 Elle diroit , j'en suis certain ,
 Que la vigne y seroit prospere ,
 Et que l'on boiroit de bon vin

Du cru de la Bruyere,

UN ENFANT.

Jamais instant plus enchanteur-
De mes jours n'embellit l'aurore,
Et je gémis au fond du cœur...
Que mon bras soit trop foible encore,
Mais si, contre nos ennemis,
Je ne puis voler aux frontieres,
J'ai du moins servi mon pays
Aux travaux des Bruyeres. (*bis.*)

DURIVAL.

Je viens de former un dessein,
Qu'a fait naître l'Agriculture:
Vous verrez ce vaste terrain
Répondre au vœu de la Nature,
Si dans peu la fraternité,
Pour couronner notre carrière,
Voit l'arbre de la Liberté
Ombrager la Bruyere.

LE MAIRE.

Oui, mes amis, vous avez raison: je vois que nos cœurs
s'entendent, & cet Arbre sacré sera le gage de la fécondité
de cette terre & le monument de vos vertus. (*On entend
le tambour.*) Voilà le tambour; allons, mes frères, repren-
dre notre ouvrage.

(*On se dispose à retourner aux travaux.*)

DURIVAL.

Encore un mot, citoyen Maire...

Air: *De la Montagne.*

Vous entendez le roulement:

Il réveille notre courage ;
Mais , malgré notre empressement ,
Nous ne pourrons finir l'ouvrage.
Vous n'aurez donc pas le chagrin
De ne pas seconder vos freres ?
Et c'est à votre tour demain
De venir aux Bruyeres.

F I N.

